

Schirmacher-Preis - Michel Houellebecq, 26.9.2016

J'aimerais pouvoir dire que je suis heureux de recevoir un prix décerné par la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, parce que c'est un très bon journal. Malheureusement, je ne parle pas allemand.

Si je faisais une déclaration de ce genre, ça ne serait pourtant pas complètement arbitraire ni absurde, parce qu'il y a les interviews. Lorsqu'on accorde une interview, la qualité des questions du journaliste permet déjà de se former une idée très nette du résultat final. C'est un indice qui ne trompe pas.

Dans tous les pays européens que je connais il existe un journal dominant, ce qu'on appelle un « quotidien de référence », qui exerce un réel magistère intellectuel sur l'ensemble du système médiatique. En Espagne, c'est *El Pais*. En Italie, le *Corriere della Serra*. En Angleterre, c'est normalement le *Times* – mais on se demande depuis quelques années si ce n'est pas devenu le *Guardian*. En France, c'est le *Monde*. En Allemagne, c'est la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*.

J'ai des rapports difficiles avec les médias anglais, mais tous les Français ont des rapports difficiles avec les médias anglo-saxons en général, les médias anglo-saxons adorent humilier les Français et les mettre en difficulté, il faut en prendre son parti, c'est comme ça. J'ai de bons rapports avec *El Pais*, le *Corriere della Serra* et la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*. Par contre, j'ai des rapports exécrables avec le *Monde*. A vrai dire, pour qualifier les rapports entre moi et le *Monde*, le seul mot qui convienne, c'est tout simplement le mot de « haine ».

Je suis bien conscient que la violence des relations que j'entretiens avec les médias français est assez stupéfiante, vu de l'étranger. Je suis un exemple extrême, mais je ne suis pas le seul dans ce cas. La violence de ce qu'on appelle le « débat public » en France, et qui est tout simplement une chasse aux sorcières, est vraiment étonnante, vue de l'étranger ; et cette violence ne cesse d'augmen-

ter, le niveau des insultes ne cesse de monter. Il y avait auparavant une coutume respectée en France, comme je suppose dans à peu près tous les pays, voulant que l'on s'abstienne de dire du mal de quelqu'un immédiatement après son décès. Cette digue de décence a cédé pour la première fois en France, je m'en souviens, en 2005, avec la mort de Guillaume Dustan. La haine que lui vouaient les militants d'Act Up ne s'est pas apaisée avec sa mort, et certains n'ont pas hésité, dès le lendemain de son décès, à l'attaquer dans les journaux. Le même phénomène s'est reproduit cette année avec Maurice Dantec. Et avec moi, je peux déjà le prédire, ce sera pire.

Il y a beaucoup de journalistes français qui se réjouiront très sincèrement de ma mort. Et, de mon côté, je ne désespère pas d'assister, de mon vivant, à la faillite de certains journaux. Ce sera très difficile, parce que les journaux, en France, sont financièrement soutenus par l'Etat – c'est d'ailleurs à mes yeux une des dépenses publiques les plus évidemment injustifiées et même scandaleuses dans ce pays. Mais ce n'est pas impossible, parce qu'il y a des journaux qui ont quand même perdu beaucoup de lecteurs ces dernières années. Tous les médias de gauche, c'est à dire à peu près tous les médias français, sont dans une situation difficile, faute de lecteurs. Plus généralement la gauche, en France, est de toute évidence en train de mourir, et le processus s'est beaucoup accéléré depuis l'arrivée au pouvoir de François Hollande. C'est avant tout pour cette raison qu'elle est devenue de plus en plus agressive et méchante. On a le phénomène classique de l'animal pris au piège, menacé de mort, et qui devient dangereux.

Maintenant, je crois utile de préciser un peu ce que mon existence, et le succès de mes livres, mettent en danger, à tel point qu'on est arrivés à un authentique désir de mort. On a souvent employé les mots de « politiquement correct », mais à la place j'aimerais introduire un concept un peu différent, que j'appellerais le « nouveau progressisme ».

Le nouveau progressisme a trouvé son expression parfaite et achevée avec la publication en 2002 d'un petit livre de Daniel Lindenberg – un peu plus de 70 pages – intitulé « Le rappel à l'ordre » et avec comme sous-titre « Enquête sur les nouveaux réactionnaires ». J'étais un des principaux accusés, un des principaux « nouveaux réactionnaires ».

Ce sous-titre m'avait fait à l'époque une impression assez bizarre. J'avais eu l'impression que l'auteur voulait signifier que les « nouveaux réactionnaires » s'étaient rendus coupables d'un rappel à l'ordre. Alors que l'impression que j'avais, c'est que c'était *moi* qu'on rappelait à l'ordre, sur le thème : « Vous avez oublié d'être de gauche, attention, vous pouvez encore vous reprendre. »

Au début de l'année 2016, ce livre a été réédité. Sur la couverture, il y a un bandeau rouge qui indique : « L'essai prémonitoire », et il y a une « postface inédite » de l'auteur, dont je vais vous lire un extrait, pour vous montrer à quel point il est content de lui.

« Un incroyable tir de barrage a accueilli en 2002 la parution de ce que d'aucuns appelaient dédaigneusement un « libelle ». L'eau a coulé sous les ponts. Les hypothèses que j'avais alors lancées dans le scepticisme général sont aujourd'hui considérées comme fécondes. Ceux qui me traitaient d' « inquisiteur » ou d' « affabulateur » sont les premiers à faire sauter les bouchons de champagne pour célébrer leur victoire dans la guerre des idées. »

Lindenberg a raison de dire que son livre a été plutôt mal accueilli à sa sortie en 2002. On lui a reproché de mélanger tout et n'importe quoi, de regrouper sous l'étiquette de « nouveaux réactionnaires » des gens dont les opinions n'avaient absolument rien à voir.

Là je voudrais, paradoxalement, prendre sa défense. C'est tout à fait vrai qu'il mélange des gens dont la pensée n'a rien à voir. Mais si les nouveaux réactionnaires sont si variés, tellement variés qu'ils n'ont en définitive rien de commun, c'est parce que leurs

opposés, les nouveaux progressistes, sont définis de manière plus précise, plus étroite, plus exigeante qu'ils ne l'ont jamais été.

Pour la première fois par exemple, dans le livre de Lindenberg, on peut être réactionnaire non pas parce qu'on est de droite, mais parce qu'on est *trop* de gauche. Un communiste, ou toute personne qui refuse les lois de l'économie de marché comme fin ultime, est un réactionnaire.

Un souverainiste, ou toute personne hostile à la dissolution de son pays dans un espace fédéral européen, est un réactionnaire.

Quelqu'un qui défend l'utilisation de la langue française en France, ou de toute langue nationale dans son propre pays, qui s'oppose à l'utilisation universelle de l'anglais, est un réactionnaire.

Quelqu'un qui se méfie de la démocratie parlementaire et du système des partis, qui ne considère pas ce système comme la fin ultime de l'organisation politique, qui aimerait qu'on donne davantage la parole à la population, est un réactionnaire.

Quelqu'un qui a peu de sympathie pour Internet et pour les smartphones est un réactionnaire.

Quelqu'un qui a peu de sympathie pour les loisirs de masse et le tourisme organisé est un réactionnaire.

En résumé, dans la nouvelle conception du progressisme développée par Lindenberg, ce n'est pas la nature d'une innovation qui la rend bonne, c'est son caractère innovant en lui-même. La croyance progressiste selon Lindenberg, c'est que nous vivons à une époque supérieure à toutes celles qui l'ont précédé, et que toute innovation, quelle qu'elle soit, rend encore meilleure.

La chose la plus curieuse dans le livre de Lindenberg, c'est que les principaux accusés, les « nouveaux réactionnaires » le plus fréquemment et abondamment cités, n'étaient pas, à proprement parler, des intellectuels. Il s'agissait de Maurice Dantec, Philippe Muray et moi.

J'ai l'impression que ni Maurice Dantec, ni Philippe Muray ne sont très connus en Allemagne. Je le regrette, mais je vais quand même parler d'eux, parce que je trouve le choix de Lindenberg décidé-

ment excellent. Les idées de Muray et Dantec méritent d'être connues, bien davantage que celles de la plupart des intellectuels reconnus comme tels, et même un peu plus que les miennes.

Ce n'est pas de la modestie ; je sais ce que je vaudrais comme auteur, je n'ai jamais été modeste, et je désapprouve la modestie. C'est juste de l'objectivité ; je considère juste qu'ils m'étaient, intellectuellement, légèrement supérieurs.

D'abord, qu'est-ce qu'on appelle un intellectuel, en France ? C'est quelque chose de précis, sociologiquement parlant. C'est quelqu'un qui a fait de fortes études, le mieux étant Normale Sup, mais, au minimum, des études universitaires suffisantes dans le domaine de la littérature ou des sciences humaines. C'est quelqu'un qui publie de temps à autre des essais. Qui occupe un poste suffisamment important dans une revue qui se consacre aux débats intellectuels. Et qui signe régulièrement des textes d'opinion dans les rubriques des principaux quotidiens consacrées aux débats d'idées.

Ni Dantec, ni Muray, ni moi ne possédions aucune de ces caractéristiques. Nous étions plutôt ce qu'on appelle des *écrivains*, ce qui est une catégorie sociologiquement différente, en réalité il y a très peu de contacts entre les intellectuels et les écrivains, avant la publication du livre de Lindenberg je ne connaissais personnellement aucun des intellectuels cités, je n'avais jamais eu l'occasion de les rencontrer, par contre je connaissais très bien Muray et Dantec.

Je vais essayer de résumer ce que ces trois écrivains, considérés comme les inspirateurs les plus importants d'un mouvement « néo-réactionnaire », qui, prétendument, occuperait aujourd'hui le centre de la vie intellectuelle en France, ont pu penser exactement ; et ce qu'ils ont pu imaginer, exactement, pour le futur.

Je suis parfois considéré comme une espèce de prophète, alors que pourtant il me semble évident que mes qualités de prophète sont beaucoup moins grandes que celles de mes deux camarades. Ce qui a pu faire illusion, c'est qu'il y a parfois une étrange coïncidence entre la sortie de mes livres et d'autres événements, beaucoup plus dramatiques. Il est vrai que *Soumission* est sorti, en France, le même jour que les attentats de Charlie-Hebdo. Fait moins connu, j'avais donné une interview au *New York Times* sur *Plateforme* (interview dans lequel le journaliste trouvait, d'ailleurs, que j'exagérais probablement le danger islamiste). Eh bien, cette interview est sortie dans le numéro du *New York Times* du 11 septembre 2001. En somme, il semblerait que Dieu (ou le Destin, ou toute autre divinité cruelle) s'amuse à créer des coïncidences tragiques en utilisant mes livres.

Mais sur un plan plus général, qu'est-ce que j'ai, exactement, prophétisé ?

D'abord, dans plusieurs de mes livres, l'avènement du trans-humanisme. Ça commence à se produire, très doucement pour l'instant, mais il est en effet possible que le mouvement s'accélère. Ensuite, dans *Soumission*, la prise du pouvoir en Europe par un islam modéré, auquel l'Europe préférerait se soumettre en abdiquant ses valeurs, qui au fond ne lui conviennent plus.

On ne peut vraiment pas dire pour l'instant que ce soit, en Europe, un islam modéré qui se manifeste. De ce point de vue, on pourrait dire que j'ai été un très mauvais prophète. Il y a juste quelques petits signes qui commencent à apparaître.

D'abord, et en effet comme dans mon livre, la souplesse d'échine des universités européennes – et en particulier françaises – la facilité avec laquelle elles acceptent n'importe quelle concession dès lors que des financements importants provenant des monarchies du Golfe sont en jeu. C'est là qu'on retrouve l'aptitude naturelle des Français à la collaboration.

Ensuite, le fait que dans beaucoup de quartiers les jeunes filles, pour avoir la paix, renoncent peu à peu à toute tenue sexy ou

provocante. Le fait est, je m'en rendais compte subitement l'autre jour : par rapport aux années de mon adolescence, les jeunes filles sont vêtues de manière beaucoup moins excitante. Savoir si c'est ou non une mauvaise chose est d'ailleurs une question très ambiguë chez moi : on pourrait tirer de mes livres, il me semble, des conclusions radicalement opposées, avec une égale vraisemblance.

Bref, on pourrait dire que si je suis un prophète je suis un prophète à moyen terme, dont les prédictions ne se réalisent que lentement.

Maintenant, qu'a prophétisé Maurice Dantec ?

D'abord, comme moi, l'avènement du transhumanisme. C'est un point sur lequel on se rejoignait, à part que je m'intéressais davantage à l'aspect génétique, et lui à l'hybridation mentale homme-machine. Disons qu'on se complétait. Et, là, même verdict pour nous deux : ça commence à se produire, peu à peu.

Ensuite, et là sa prophétie est vraiment fulgurante, parce qu'il a été le premier, réellement avant tout le monde : l'apparition du djihadisme. La réapparition d'un islam conquérant, violent, porté par un plan de conquête mondial, qui allait déclencher des attentats, des guerres civiles partout à la surface de la planète.

Qu'est-ce qui lui a permis d'arriver à cette intuition incroyable ? Indiscutablement le fait qu'il est allé en Bosnie, pendant la guerre – la Bosnie qui a été un des premiers terrains d'entraînement du djihadisme international. Donc, Maurice Dantec est allé en Bosnie, et il a compris ce qui était en train de s'y passer. Il a été le seul.

Mais le plus fascinant, c'est la position qu'a prise ensuite Maurice Dantec. La position de nos gouvernements (et en particulier du gouvernement français), en gros, c'est : « Nous vaincrons, parce que nos valeurs sont les plus fortes : la laïcité, la démocratie, le libéralisme, les droits de l'homme etc. »

Et en plus (mais ça, ils le disent un peu moins), nous sommes les mieux armés.

Ce que Dantec dit, c'est tout à fait autre chose. Et là, curieusement, je serais tenté de le rapprocher de Philippe Muray. Leurs écritures sont aussi différentes que possible, mais je trouve que sur ce point ils se rejoignent et se complètent.

Il y a un texte méconnu de Philippe Muray, paru en 2002, d'une ironie très noire, intitulé *Chers djihadistes*. Je vous en lis un extrait : « *Chers djihadistes, craignez le courroux de l'homme en bermuda ! Craignez la colère du consommateur, du voyageur, du touriste, du vacancier descendant de son camping-car ! Vous nous imaginez vautrés dans des plaisirs et des loisirs qui nous ont ramollis. Eh bien nous lutterons comme des lions pour protéger notre ramollissement.* » A un autre endroit, il se moque gentiment de Salman Rushdie, qui écrit, parlant des islamistes : « *Ils veulent nous enlever toutes les bonnes choses de la vie : les sandwiches au bacon, les jupes courtes...* » A un autre endroit encore, il qualifie le *Monde* de « quotidien de révérence », ou de « quotidien de déférence ». Je crois que ces exemples suffisent pour vous situer la *manière* de Philippe Muray, pour le reste je peux vous renvoyer à son œuvre, à peu près tout mérite d'être lu.

Maurice Dantec, lui, se définissait comme un « combattant chrétien et sioniste ». Ce qu'il nous demandait à nous, Occidentaux, c'est de redevenir ce dont les djihadistes nous qualifient à tort : de redevenir des *croisés*. Seule une puissance spirituelle (comme la chrétienté, ou le judaïsme) était selon lui capable de lutter avec une autre puissance spirituelle, comme l'islam.

Là, je suis tenté de faire un grand retour en arrière, parce que je viens de lire *l'Histoire des Girondins*, de Lamartine, qui est en fait une histoire de la Révolution Française. Ce qui frappe en premier lieu dans ce livre, c'est la *foi* qui anime les révolutionnaires français, une foi qui les a rendu capables d'actes d'héroïsme insensés, et qui leur a permis de vaincre militairement l'Europe coalisée tout en faisant face, à l'intérieur, à plusieurs guerres

civiles. Est-ce que nous avons aujourd'hui, nous autres démocrates libéraux du début du XXI^{ème} siècle, la même foi républicaine ? Poser la question, c'est déjà y répondre.

Mais ce qui frappe aussi, c'est la monstrueuse *cruauté* des révolutionnaires français. On peut comprendre que Joseph de Maistre ait considéré la Révolution française comme une manifestation entièrement satanique. Toutes les quatre ou cinq pages, au minimum, il y a des têtes coupées promenées sur des piques. Et, sans arrêt, des anecdotes atroces. Il y a la plus célèbre, celle de la princesse de Lamballe dont la vulve a été tranchée sur son cadavre par un émeutier pour s'en faire une fausse barbe. Il y a des têtes coupées utilisées comme boules pour jouer aux quilles ; des enfants qu'on oblige à creuser la tombe de leurs parents. Des scènes répétitives où l'assistant du bourreau ramasse une tête tombée de la guillotine pour la gifler, sous les acclamations du public. A côté des révolutionnaires français, les gens de l'Etat islamique paraissent presque civilisés.

A ce stade il y a un doute dont je dois vous faire part, un doute pascalien, sinistre, mais qui peut paradoxalement apporter une lueur d'espoir.

L'idée normale, admise, c'est que l'être humain devient capable d'héroïsme et de cruauté parce qu'il est animé par une foi, le plus souvent religieuse, parfois révolutionnaire.

Le doute pascalien, c'est que l'être humain est parfois saisi d'une ivresse de violence, de cruauté, de carnage, et qu'il saisit comme prétexte n'importe quelle foi, n'importe quelle cause – mais, le plus souvent, religieuse – qui puisse donner une justification à ses actes.

Alors, la cruauté et le carnage s'étendent et dévorent le pays. Et puis, d'un seul coup, ça s'arrête. Pourquoi la Révolution française a-t-elle pris fin ? Pourquoi les gens se sont-ils lassés, d'un seul coup, de cette orgie de sang ? On n'en sait rien. D'un seul coup, sans raison apparente, les gens s'amollissent, le désir de sang disparaît.

Et c'est peut-être comme ça, sans vraie raison, de manière confuse et peu spectaculaire, que finira l'Etat islamique.

Ce monde cruel, violent, viril, Philippe Muray en parle très peu, il est mort trop tôt pour avoir vraiment assisté à sa réapparition. Ce dont il nous parle surtout c'est d'un monde occidental fatigué, douillet, craintif, et là aussi ses prophéties se sont avérées d'une exactitude foudroyante.

Mais avant de parler de Philippe Muray je voudrais vous lire un célèbre passage de Tocqueville, déjà pour le plaisir, parce que c'est toujours un plaisir de voir tant d'intelligence unie à tant d'élégance d'écriture.

« Je veux examiner sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres : ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine ; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas ; il les touche, et ne les sent point ; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et, s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie.

Au-dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril ; mais il ne cherche, au contraire, qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance ; il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir. Il travaille volontiers à leur bonheur ; mais il veut en être l'unique agent et le seul arbitre ; il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leurs successions, divise leurs héritages ;

que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ? »

C'est publié en 1840, dans la seconde partie de l'œuvre maîtresse de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*. C'est vertigineux.

Sur le plan des idées, ce passage contient la quasi-totalité de mon œuvre écrite. Je n'ai eu à y ajouter une chose, c'est que cet individu, qui chez Tocqueville, a encore des amis et une famille, n'en a plus chez moi. L'atomisation a atteint son terme.

Sur le plan des idées toujours, ce passage contient également la quasi-totalité de l'œuvre écrite de Philippe Muray. Philippe n'y a ajouté qu'une précision, c'est que cette puissance, qui n'est pas la puissance paternelle, n'est autre en réalité que la puissance maternelle. Les temps nouveaux annoncés par Philippe Muray, c'est tout simplement le retour du matriarcat sous une forme nouvelle, une forme étatique. Les citoyens sont maintenus dans un état d'enfance perpétuel, et le premier ennemi qu'essaie d'éradiquer notre société occidentale c'est l'âge viril, c'est la virilité en elle-même.

Sur ce plan, l'évolution de la société française depuis la mort de Philippe Muray, et en particulier depuis le retour des socialistes au pouvoir, a confirmé ses prophéties à un point hallucinant, avec rapidité dont lui-même, je pense, aurait été stupéfait.

Le fait que la France soit le deuxième pays au monde après le Suède à pénaliser les clients des prostituées, ça je crois que même Philippe Muray aurait eu du mal à y croire, il aurait reculé d'horreur devant la perspective. Pas si tôt. Pas si vite. Pas en France.

Abolir la prostitution, c'est abolir un des piliers de l'ordre social. C'est rendre impossible le mariage. Sans la prostitution qui lui servait de correctif, le mariage s'effondre, et avec lui la famille, et la société toute entière. Abolir la prostitution, pour les pays européens, c'est tout simplement un suicide.

Alors, oui, on peut prédire un très grand avenir à cette formule plus ancienne, ressurgie du haut Moyen âge, qu'est l'islam salafiste.

Et donc oui je maintiens ma prophétie, même si les événements me donnent pour l'instant tort. Le djihadisme aura une fin, parce que les être humains se lassent du carnage et du sacrifice. Mais la progression de l'islam n'en est qu'à ses débuts, parce que la démographie est de son côté, et que l'Europe, en cessant de faire des enfants, s'est engagé dans un processus de suicide. Et ce n'est pas vraiment un suicide lent. Lorsqu'on on en arrive à un taux de fécondité de 1,3 ou 1,4, les choses, en réalité, vont assez vite.

Dans ces conditions, les divers débats idéologiques menés par les intellectuels français autour de la laïcité, l'islam, etc. sont d'un intérêt nul, parce qu'ils ne tiennent aucun compte du seul facteur pertinent, qui est l'état du couple, et de la famille.

Il n'est donc pas surprenant que les seules personnes au cours des vingt dernières années à avoir prononcé un discours intéressant et significatif sur l'état de la société ne soient pas des intellectuels professionnels, mais des gens qui s'intéressaient à la vie réelle des êtres humains, c'est à dire des écrivains.

J'ai eu la grande chance de connaître personnellement Philippe Muray et Maurice Dantec, d'avoir eu un accès immédiat à leur pensée au moment où elle se formait. Aujourd'hui ils sont morts, et moi je n'ai plus rien à dire.

Ca ne veut pas dire que je sois fini. Les idées ne sont pas l'essentiel dans un roman, encore moins dans un poème. Et pour prendre le cas d'un romancier de génie, chez qui les idées jouent un rôle capital, on ne peut pas dire que « Les frères Karamazov » apporte quoi que ce soit, sur le plan des idées, par rapport aux « Possédés ». On peut même dire, en exagérant un peu, que toutes les idées de Dostoïevski étaient déjà contenues dans « Crime et

châtiment ». Pourtant, la plupart des bons juges s'accordent à dire que « Les frères Karamazov » est le sommet de l'œuvre dostoïevskienne. Personnellement, j'avoue que je garde un petit faible pour « Les possédés », mais j'ai peut-être tort, et c'est un autre débat.

On peut en tout cas affirmer qu'à mon âge il est peu vraisemblable que j'ai, dans mes productions à venir, des idées fondamentalement neuves à exprimer.

Je me retrouve ainsi devant vous dans une situation étrange, où mes seuls véritables interlocuteurs sont morts. Il reste en France des écrivains talentueux ; il reste en France des intellectuels estimables ; mais ce n'est pas tout à fait la même chose que Muray et que Dantec ; aujourd'hui, ce que les autres écrivent m'intéresse, mais ne me passionne pas vraiment. Il m'arrive de me demander pourquoi je suis encore en vie.

Est-ce que c'est une question de talent littéraire ? Oui, bien sûr, ça joue, mais au fond ce n'est pas l'essentiel. Muray et Dantec avaient un grand talent littéraire, un talent rare ; mais, ce qui est encore plus rare, ils écrivaient sans jamais tenir compte des convenances ni des conséquences ; ils s'en fichaient pas mal de se mettre à dos tel ou tel journal ; ils acceptaient, le cas échéant, de se retrouver complètement seuls. Ils écrivaient simplement, et uniquement, pour leurs lecteurs, sans jamais tenir compte des limitations et des craintes qu'implique l'appartenance à un milieu. En d'autres termes, c'était des hommes libres.

Et leur liberté a été libératrice. Aujourd'hui, grâce à eux, les intellectuels français sont dans une situation très nouvelle, si nouvelle qu'ils n'en ont pas encore pris l'exacte mesure : ils sont *libres*.

Ils sont libres parce qu'ils sont libérés du carcan de la gauche.

Et ils sont libres aussi parce qu'ils ne subissent plus, ou beaucoup moins, l'espèce de fascination, de maraboutage, qui était opérée sur leurs prédécesseurs par les prétendus grands penseurs du

siècle précédent. En d'autres termes, les vaches sacrées sont mortes.

Le premier à disparaître comme horizon indépassable de la pensée a été Marx. Assez longtemps après, Freud l'a suivi dans la tombe. Ce n'est pas encore tout à fait le cas de Nietzsche, mais j'ai bon espoir que ça se produise dans pas trop longtemps.

(Sur ce point, je dois souligner pour être honnête que j'étais en désaccord avec mes deux camarades, qui ont témoigné jusqu'au bout une grande estime à Nietzsche ; c'est loin d'être mon cas.)

On ne peut pas dire, j'y insiste, que les intellectuels français « se sont libérés » : la vérité est que *nous* les avons libérés, nous avons brisé ce qui les entravait, et je suis assez fier d'avoir aux côtés de Philippe Muray, aux côtés de Maurice Dantec, pris ma part de ce travail. Aucun de nous trois n'a été véritablement, à mon avis, ce qu'on pourrait appeler un grand penseur ; nous étions probablement trop artistes pour ça ; mais nous avons libéré la pensée. Maintenant, c'est aux intellectuels de se mettre à penser ; et s'ils peuvent produire une pensée neuve, qu'ils le fassent.

Michel HOUELLEBECQ